

**AKUTAGAWA**

La Magicienne



Picquier poche

Extrait de la publication

**AKUTAGAWA Ryûnosuke**

*La Magicienne*

**Nouvelles traduites du japonais  
par Elisabeth Suetsugu**



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*La Foi de Wei Cheng,*  
in *Anthologie de nouvelles japonaises,*  
tome I, poche n° 102

Titres originaux : *Hina, Kaika no satsujin, Kaika no otto, Yôba, Aki*

- © 1999, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2003, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

*En couverture* : Utamaro, *Le Suicide des amants*

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-677-1

ISSN : 1251-6007

## Sommaire

Avant-propos .....	7
Les Poupées .....	11
Un crime moderne .....	39
Un mari moderne .....	61
La Magicienne .....	99
Automne .....	181



## Avant-propos

Le présent recueil propose des textes qui sont tous antérieurs au 1<sup>er</sup> septembre 1923, date du grand tremblement de terre qui ravagea Tôkyô et sa région, cristallisant en quelque sorte la rupture avec le passé, en bouleversant à la fois l'ordonnance de l'espace, et les consciences. C'est quatre ans plus tard, dans la nuit du 23 au 24 juillet 1927, qu'Akutagawa Ryûnosuke, âgé de trente-cinq ans, se donne la mort d'un geste lucide, qui ne surprendra vraiment que ceux qui ignoraient les tourments infligés à l'écrivain par le déclin de sa santé et son angoisse devant la montée de la folie, cette folie qui avait atteint sa mère, morte en 1902, à l'âge de quarante-deux ans.

Peut-être même pourrait-on aller jusqu'à dire que sa conduite lui fut dictée par une immense lassitude, ou plutôt par le désir de se libérer du poids écrasant du décalage ressenti de façon consciente entre la modernisation naturelle de l'Occident et celle du Japon, qui, bien qu'étant parvenue à cette époque à réaliser une certaine harmonie, avait été artificielle et opérée dans la hâte, dans une tentative désespérée de survie.

Parmi les cinq textes proposés ici, trois font partie du cycle *kaika (ki) mono* (littéralement, « histoires du temps de la modernisation »), cette occidentalisation brutale qui, en se superposant à l'ancienne structure sociale et familiale, imposait la recherche hâtive d'un nouvel équilibre.

*Les Poupées (Hina)*, paru en mars 1923 dans la revue *Chûô Kôron*, permet de se faire une idée du conflit intérieur de l'écrivain qui s'exprime à travers les personnages de l'histoire : attachement aux valeurs de l'ancien système (la mère), rejet de ces mêmes valeurs et enthousiasme pour un monde nouveau (le fils), tentative de compromis entre les deux tendances (le père).

A la suite de *Sôseki*, qui pour la première fois fit de la contradiction entre le sentiment naturel qui porte l'un vers l'autre un homme et une femme, et le mariage sous sa forme conventionnelle, le symbole de l'époque moderne, Akutagawa explore le même thème dans *Un crime moderne (Kaika no satsujin)*, publié en juillet 1918 dans la revue *Chûô Kôron*, et s'interroge dans *Un mari moderne (Kaika no otto)*, paru en février de l'année suivante, sur la valeur de la *modernisation (bunmei kaika)*.

Chacun de ces deux textes renvoie à l'autre : le médecin criminel du premier récit, saisi d'effroi devant son propre égoïsme, se trouve confronté à la déroute des valeurs morales au

nom desquelles il avait eu l'illusion d'agir, et ne peut que se donner la mort. Quant à Miura, le « mari moderne », farouche dans son refus du système conventionnel, s'il réussit à faire le mariage d'amour dont il rêvait, il connaît lui aussi la déroute quand il prend conscience du décalage entre son idéal et la réalité, et fait l'expérience d'un désespoir lucide qui l'amène à se séparer de sa femme.

Deux textes encore sont à intégrer dans le cycle *kaika mono* : *Butôkai (Le Bal)* et *Otomi no teisô (Chasteté d'Otomi)*, parus le premier en janvier 1920 dans la revue *Shinchô*, le second en mai 1922, dans *Kaizô*. (*Chasteté d'Otomi* figure dans *Rashômon et autres contes*, publié en 1965 chez Gallimard dans la collection « Connaissance de l'Orient », et *Le Bal* dans *La Vie d'un idiot et autres nouvelles*, paru en 1987 dans la même collection.)

*La Magicienne (Yôba)*, l'une des plus longues nouvelles d'Akutagawa, parue dans les numéros d'août et octobre 1919 de la revue *Chûô Kôron*, permet d'appréhender l'une des facettes de la nature de l'écrivain qui l'attirait de façon irrésistible vers le surnaturel.

*Automne (Aki)* enfin, publié en avril 1920 dans la revue *Chûô Kôron*, évoque subtilement l'atmosphère d'un certain milieu intellectuel de l'ère Taishô, et établit avec finesse une correspondance entre la psychologie de l'héroïne, Nobuko, et la nature.

Nous avons utilisé pour la présente traduction l'édition de poche parue en 1986 et établie à partir du texte original des *Œuvres complètes* d'Akutagawa Ryûnosuke (*Akutagawa Ryûnosuke Zenshû*), publié en 1971 par les éditions Chikuma.

ELISABETH SUETSUGU

## Les Poupées

*Boîte entrouverte  
Deux visages délicats  
Inoubliable apparition.*

BUSON<sup>1</sup>

Voici l'histoire qu'une vieille femme m'a contée.

... Promesse fut donc faite de céder les poupées<sup>2</sup> vers le mois de novembre à un Américain de Yokohama. Ma famille, qui porte le nom de Kinokuniya, avait assuré de génération en génération le rôle de créancier auprès des daimyôs<sup>3</sup>, et mon grand-père qui, je crois, s'appelait

---

1. Yosa Buson (1716-1783), poète et peintre du milieu de l'époque d'Edo.

2. Tradition qui remonte à l'époque de Heian (794-1192). Depuis l'époque d'Edo (1601-1867), on a pris l'habitude d'exposer ces poupées le 3 mars dans les maisons où il y a une fille. Elles étaient à l'origine considérées comme servant à purifier la maison des vicissitudes de l'année. La collection se compose de l'empereur et de l'impératrice, de trois dames du palais, cinq musiciens, pages et chambellans, ainsi que de tout le mobilier.

3. Feudataire, vassal du shôgun.

Shichiku, était un homme versé dans les divertissements. Au mépris de la modestie qui devrait nuancer mes paroles, force m'est de dire que ces poupées, mes poupées donc, étaient d'une très belle façon. Quand je vous aurai dit que la guirlande qui entourait le diadème de l'Impératrice était incrustée de corail et le brocart de la ceinture de l'Empereur tissé aux armoiries des jours ordinaires en alternance avec celles que l'on réserve aux jours de cérémonie, vous pourrez vous faire une idée de la qualité du travail de l'artisan qui les avait façonnées.

Que ma famille aille jusqu'à songer à se défaire de ces magnifiques poupées vous permettra sans peine d'imaginer à quel point mon père, Kinokuniya Ihei, douzième du nom, se trouvait dans la gêne. Il faut préciser que depuis la fin du *bakufu*<sup>1</sup>, seul le seigneur Kashû avait bien voulu nous rembourser. Et encore, des trois mille *ryô*<sup>2</sup> qui lui avaient été consentis, il nous en avait rendu seulement une centaine. Le seigneur Inshû, de son côté, s'était contenté de donner en gage une pierre à encre d'Akama pour obtenir le prêt des quatre cents yens dont il avait besoin. Pour couronner le tout, nous fûmes à deux ou trois reprises victimes d'un incendie ;

---

1. Gouvernement shôgunal, établi d'abord à Kamakura en 1192, qui prit fin au moment de la Restauration de Meiji (1868), après être resté sous l'autorité de la grande dynastie des Tokugawa pendant près de trois siècles.

2. Ancienne monnaie, d'or ou d'argent, progressivement remplacée par le yen à partir de l'ère Meiji.

quant au commerce de parapluies, ce fut un échec total. Bref, nous vendions à cette époque tout ce qui avait de la valeur pour faire tourner la maison.

Sur ces entrefaites, un antiquaire dénommé Marusa suggéra à mon père de vendre les poupées... Il est mort à présent, mais je me rappelle, il avait le crâne chauve. Passe pour la calvitie, mais ce qui était drôle, c'est qu'il avait juste au milieu du crâne un tatouage, qui était aussi noir que la pommade qu'on passe sur les égratignures. A ce qu'il paraît, il se l'était fait faire dans sa jeunesse pour dissimuler l'endroit où il manquait des cheveux, mais comme il n'avait pas prévu que la calvitie allait s'étendre, il ne lui était plus resté à la fin que le tatouage au sommet du crâne ! C'est ce que l'intéressé lui-même se plaisait à raconter... Quoiqu'il en soit, mon père éprouvait certainement de la compassion à mon égard (je n'avais que quinze ans à l'époque) car Marusa avait beau le presser, il hésitait à se séparer des poupées.

C'est Eikichi, mon frère, qui eut finalement raison des atermoiements de mon père... Lui aussi est mort à présent. Il avait dix-huit ans à l'époque et était d'un caractère difficile. C'était, comment dire, un jeune homme épris de *modernisme*<sup>1</sup>, qui aimait la politique et avait toujours

---

1. En japonais, *kaika*. Mot-clé de l'histoire japonaise. S'il désigne les progrès de la civilisation par l'acquisition de nouvelles connaissances, il est la plupart du temps accompagné d'une connotation précise de modernisation à l'occidentale.

le nez plongé dans des livres écrits en anglais. Il ne manquait pas une occasion pour répéter que la fête des Poupées appartenait à l'ancien système et qu'il ne voyait pas l'avantage qu'on pouvait avoir à conserver des choses qui ne servaient strictement à rien. Je ne sais combien de fois mon frère avait discuté ainsi avec ma mère qui, elle, était attachée aux traditions. Cependant il ne faisait pas de doute qu'il suffisait de vendre les poupées pour pouvoir se tirer d'affaire en cette fin d'année, et sans doute ma mère ne put-elle insister davantage auprès de mon père qui devait trouver coûte que coûte le moyen de nous sortir d'une situation véritablement difficile. Comme je l'ai dit tout à l'heure, il fut donc décidé que les poupées seraient cédées à la mi-novembre à un Américain qui habitait Yokohama. Et moi dans tout cela, demandez-vous ? Je me contentais de boudier, mais c'est sans doute parce que je n'étais qu'une écervelée. Toujours est-il que je n'éprouvais pas une trop grande tristesse. Il faut dire que mon père m'avait promis de m'acheter une ceinture de satin violette...

Le lendemain du jour où la promesse de vente avait été conclue, Marusa vint le soir à la maison, à son retour de Yokohama.

J'ai dit « maison » mais je dois préciser qu'à la suite du troisième incendie, il avait été hors de question de reconstruire ce qui avait brûlé. C'est donc le bâtiment en pisé à l'épreuve du feu qui servait d'habitation à toute la famille, et

nous utilisions en guise de magasin une construction de fortune. Il faut que je vous dise aussi qu'à cette époque, nous nous étions brusquement lancés dans la pharmacie, et on avait posé au-dessus du meuble où l'on enfermait les remèdes une enseigne qui portait, gravés en lettres d'or, les noms de médicaments les plus divers : pastilles Shôtoku, tisanes, potions contre l'eczéma des nourrissons, le tout éclairé par une lampe à huile qui ne s'éteignait jamais... Mais j'imagine que cela ne vous dit rien. Eh bien, ce qu'on appelait alors une « lampe éternelle », un quinquet si vous préférez, c'était un système d'éclairage qu'on utilisait autrefois, qui marchait à l'huile de colza à la place du pétrole. Vous allez rire, mais encore maintenant, quand je sens l'odeur des plantes médicinales telles que l'écorce de mandarine séchée ou la rhubarbe, je ne peux m'empêcher d'évoquer cet ancien système d'éclairage. Ce soir-là aussi flottait une odeur de pharmacie, et la lampe éclairait faiblement potions et onguents d'une lueur diffuse.

L'antiquaire au crâne chauve, Marusa, avait pris place de l'autre côté de la lampe, en face de mon père qui s'était finalement résolu, la mort dans l'âme, à adopter la coiffure aux cheveux courts<sup>1</sup>.

---

1. L'ancienne coiffure masculine consistait à ramener les cheveux au sommet du crâne en les maintenant attachés. En 1871, un décret parut, visant à faire adopter la mode des cheveux courts, ou en tout cas non noués, qui mit un certain temps à être appliqué.

« Voici la moitié de la somme. Si vous voulez bien vérifier... »

Après les salutations d'usage, il mit devant mon père l'argent enveloppé dans du papier. Ce versement partiel devait, je pense, faire partie du marché qui avait été conclu. Mon père posa seulement les mains à plat sur la table-brasero et s'inclina sans un mot. C'est à ce moment que, suivant les recommandations de ma mère, je vins servir le thé. Mais alors que je m'apprêtais à remplir les tasses, voilà Marusa qui lance brusquement d'une voix forte : « Ah non, pas de ça ! Il n'en est pas question ! » Me demandant si c'était à moi qu'il s'adressait, je restai un instant stupéfaite à l'idée qu'il refusait la tasse de thé que j'allais lui servir, quand je remarquai un autre petit paquet d'argent posé devant lui.

« C'est une somme bien modeste, mais veuillez considérer cela comme un signe de gratitude...

— Vous m'avez déjà montré votre reconnaissance. Reprenez cela, je vous en prie...

— N'ajoutez pas à ma confusion !

— Vous plaisantez ! C'est moi plutôt qui vais me sentir couvert de honte ! Nous ne sommes pas des étrangers l'un pour l'autre, que je sache ! Enfin, le magasin Marusa n'est-il pas fournisseur de votre famille depuis la génération de votre père ? Je vous en prie, voulez-vous bien reprendre cela et cesser de vous montrer si cérémonieux ! Tiens, vous voilà, Mademoiselle !